

Com Bah 20 Avril 1950

Jeudi: LETTRES - Vendredi: TOURISME-AUTO - Samedi-Dimanche: ARTS-LOISIRS-ÉCHECS - Lundi:

# Les derniers carnets d'André Gide

LES LIVRES  
par Maurice  
NADEAU



**B** IEN sur, nous n'attendons plus de révélation de la part d'André Gide. Non qu'il ait « fait » son temps, comme le lui ont dit, lors de son quatre-vingtième anniversaire, quelques jeunes romanciers ingrats, mais parce que lui-même attend plus grand chose de la vie ni de soi. L'esprit toujours alerte, quelle découverte sur lui-même pourrait remettre son existence en question, quel chef-d'œuvre pourrait-il écrire dans le sentiment, parfois, de « n'avoir plus rien à dire », quels préceptes de sagesse dernière pourrait-il formuler quand modeler sa statue lui répugne ? Ces derniers carnets (1), qu'il barre, non sans solennité, d'un trait final, comportent les feuillets de température d'une vie qui vise moins à se bien conclure aux yeux du moment qu'à conclure dans sa ligne, dans l'attente, sans crispation ni regrets, du mot « fin » qui appesera la mort au box de l'histoire. Cet homme, tant intéressé par son n'enlend pas laisser un portrait flateur, ni même achevé : il s'abat dans les manifestations d'une vie qui désormais s'appauvrit, dans les redites du cœur et des sens, dans la recherche d'une philosophie qui concilie les besoins d'une âme continuant de se débattre dans les filets de la religion et les exigences d'une raison cabrée. Spectacle admirable et décevant.

**A** DMIRABLE en ce que, ni la gloire portieuse de considération publique, ni les approches de la mort n'incitent intérieurement André Gide au compromis, à la prudence, au dégoût. Pour mériter l'engouement contre lequel il régitime, on voit bien ce qu'il aurait dû faire et qu'il publie, non par provocation ou perversité, mais par souci de vérité, honnêteté, besoin de demeurer « non-conforme ». Son attitude « oblique » aux premiers temps de l'occupation, ses oscillations d'esprit (non de cœur) entre les Allemands tout-puissants et les Alliés tentés à s'ébranler ? Certes, il ne manquera aucune habileté à publier, aujourd'hui, ses pensées d'alors. Mais son motif n'est trop visiblement désintéressé pour qu'on lui en veuille. Comme il se plaît à le dire, il est un mauvais politicien dont « le faible » a consisté de tout temps à « reconnaître les qualités et vertus de l'ennemi ». Ne pouvant croire celui-ci tout à fait dépourvu de bonnes intentions, il s'obstine à les chercher, et le spectacle de la force conquérante lui est imposant, quel qu'il en ait, il faut que devienne si il trouve les secrets. Au moment où il écrit, les Russes défaits et fort loin, la Résistance vagabonde, il ne voit rien d'autre contre cette force que la jactance camouflée des « redresseurs » de Vichy, manies par des catholiques jaloux de faire triompher contre Hitler leur Foi. Comment ne s'alarmerait-il pas de leur pouvoir nouveau ? Quand il voit à moins de péril spirituel dans l'acceptation du despotisme que dans cette façon de résistance à il se trompe en parole, le despotisme s'exerce aussi sur la pensée, mais il se trompe de bonne foi. Le plus souvent il commet plus d'erreurs d'optique que de jugement.

Elles sont parfois balancées d'ailleurs par des vues profondes. Alors qu'on n'a jamais fait que rapprocher les régimes de Hitler et de Staline par leurs côtés extérieurs, Gide, qui ne connaît rien à la politique et méprise l'histoire, voit mieux que les professionnels de l'une ou de l'autre les ressemblances de nature entre l'hitlérisme et le communisme. « Nous commettons, écrit-il, à peine de sortir de l'ère mythologique. L'Allemagne et la Russie, concurrentement, ont beaucoup fait pour nous en décevant, pour nous dans l'éthique que l'une et l'autre imposent, reporté sur ce monde présent toutes les vagues aspirations vers un au-delà chimérique et, pour ainsi dire, matérialisé l'inquiétude humaine... ». Il voit par là l'homme attiré à de plus en

plus, de mieux en mieux, à se suffire à soi l'art, notamment, doit en pâtir. Gide, contre ses goûts profonds et la raison d'être de son œuvre, en accepte l'épreuve. « Tout ce qui coupe notre pensée peut disparaître, écrit-il, sombrer dans le passé, ne plus avoir pour ceux de demain qu'une signification archaïque. D'autres problèmes, insoupçonnés hier, pourront inquiéter ceux qui viennent, qui ne comprendront même plus ce qui faisait notre raison de vivre... », et, se reprenant comme à l'accoutumée : « J'écris ceci sans le penser vraiment ». Sept ans plus tard, malgré la victoire des Alliés, aux dépens de Gide lui-même la supposition hardie a commencé de se réaliser.

**L** E domaine, pourtant, où il excelle demeure celui de la morale et science des mœurs et ensemble de règles propres à diriger la vie. Ce qu'on va, ce qu'on ira puiser dans son œuvre, gagee sur les exemples vivants — toujours — ce ne sont pas — bien qu'il ait écrit : « Le point de vue esthétique est le seul sous lequel on puisse parler de son œuvre — d'ailleurs — des leçons d'art, mais des conseils de vie. La forme de ses ouvrages aura beau vieillir, les coquettes et les grâces de l'auteur laisseront irriter (n'y sommes-nous pas déjà ?), son chant de jubilation, son exaltation du désir, sa fautive « disponibilité » qui est moins un refus de choisir que la possibilité toujours renouvelée du choix, sa lucidité, son audace tranquille enfin, tout cela qui chez ce velléitaire est affirmation passionnée de l'homme maître de ses pouvoirs demeurera constamment et soandateusement actuel. On s'étonnera, sourira ou s'indignera de ce qu'un vieillard de soixante-trois ans, depuis lors Prix Nobel, note ses impressions de « deux nuits de plaisir » passées avec un adolescent de quinze ans ; dans l'état actuel de nos mœurs, c'est un aveu reconfortant, une marque de liberté d'esprit et de mépris pour la considération publique qui montrent la nature et l'étendue de ce que Gide nomme son « insubmission ». Elle se marque encore dans cette affirmation hasardeuse que Corydon « est le plus important de ses livres, dans cette promesse, probablement amusée, que s'il eût été fait académicien, son « premier acte d'immortalité » eût consisté à adorer ce même livre d'une préface nouvelle dans laquelle il l'aurait déclaré, de tous ses services, celui « de plus grand service pour le progrès de l'humanité ».

Admirable encore cette profession de foi, déjà connue, des « Feuilles d'automne », où Gide l'antimystique, hanté par le problème religieux, reprend la plume de Diderot et parle

ses arguments pour proclamer une incroyance quasi matérialiste. « L'âme... Pour sûr que j'y crois à l'âme, j'y crois comme à la fleur du phosphore. Mais je ne puis imaginer cette fleur sans le phosphore qui la produit ». Et le voilà qui ruine l'idée de Dieu par cette suite d'équivalences : « Dieu, c'est vertu », « La vertu, c'est ce que l'individu peut obtenir de soi de meilleur », si tout cela n'est pas très neuf, ni, pour les croyants, très convaincant, du moins Gide y est-il parvenu au soir de sa vie par honnêteté, refus du confort intellectuel, déclinant encore par là la troupe de ses admirateurs.

**L** E décevant, c'est presque tout le reste, commande par l'optique même du « Journal » : l'état du cœur, du foie et de la rate, les banalités d'une vie quotidienne jetée pourtant au centre d'événements qui n'étaient pas ordinaires, à Tunis, Alger, Gao, Fes, Assouan, Paris, Neuchâtel, mais qui sont rapportés à la façon de l'homme de la rue, les futilités de l'amour-propre qui se herisse, par exemple, aux goujateries longuement retracées d'un garçon de seize ans,

filis de ses hâtes de Tunis, « Les derniers jours de ma vie semblent les plus difficiles à vivre » ; ce sont aussi, quand on s'appelle Gide et qu'on afflèche ont « extraordinaire, insatiable besoin d'aimer et d'être aimé », ceux où l'on manque le plus de conner prise au ridicule, tandis que l'irritation s'aggrave à voir sans cesse se recommencer un « tour de soi » fait depuis longtemps et qui, dans le dégoût des lectures entreprises, des gens approchés, des événements mis bout à bout, ne nous en apprend pas plus qu'à l'auteur sur lui-même. Mais que dans ce désert de notations souvent inopinées, séparées parfois par des blancs de plusieurs mois, se laisse un aveu de ce genre : « Je n'y suis plus. Il y a déjà longtemps que j'ai cessé d'être. Simplement j'occupe la place de quelqu'un que j'occupais pour moi », alors notre intérêt et notre sympathie reviennent en courant. Le parti pris de sincérité d'un grand auteur qui ne se veut ni grand ni auteur, mais homme parmi nous, peut parfois sublimer la banalité qu'héroïquement il montre.

(1) André Gide : « Journal », 1947-1948 (Gallimard).